



LES DEUX DEMEURES

« Nous savons que si notre habitation terrestre, qui est dans cette tente, est détruite, nous avons dans les cieux un édifice qui vient de Dieu, une maison éternelle qui n'a point été faite par la main des hommes. »

2 *Cor.* V, 1.

Mes frères,

Parmi les graves lacunes que l'on peut signaler dans la vie morale des hommes de notre temps, il en est une qui m'a souvent frappé; c'est l'affaiblissement de la foi au monde invisible et particulièrement à la vie future. Tandis que, dans les temps anciens, aux jours du moyen âge et, plus près de nous encore, au seizième et au dix-septième siècle, la pensée de la mort, du jugement, de l'éternité, demeurait vivante au

fond des cœurs les plus mondains et triomphait parfois d'une manière éclatante de toutes les sollicitations de la chair et de tous les entraînements de la vie terrestre, c'est dans le cercle de cette vie que l'homme du dix-neuvième siècle voudrait s'enfermer; le ciel, l'enfer se voilent et disparaissent à ses regards fixés sur la terre; la mort est par lui oubliée ou ne lui apparaît plus que comme un de ces accidents physiologiques communs à tous les êtres organisés et auxquels il ne faut pas songer d'avance.

La piété chrétienne elle-même s'est laissée atteindre et altérer par l'esprit du siècle: elle se montre en nos jours plus active que méditative, plus apte à s'occuper des œuvres extérieures que de la grande affaire, de l'œuvre capitale, du salut personnel et éternel. Où sont au milieu de nous, dans toutes les communions, dans tous les partis religieux, les disciples de Jésus-Christ qui se recueillent journellement pour méditer sur la brièveté de la vie, l'imminence de la mort, la réalité du jugement divin, la certitude et la beauté de la vie éternelle? Aurait-on de nos jours la pensée de publier un gros livre, comme celui que composa, vers le milieu du dix-septième

siècle, un illustre pasteur de Paris, le pieux Drelincourt, et qui avait pour titre: *les Consolations de l'âme fidèle contre les frayeurs de la mort?* Et s'il osait paraître, pensez-vous qu'un livre semblable eût la destinée du précédent qui a compté plus de quarante éditions, et qui pendant plusieurs générations est resté le pain quotidien de nos familles protestantes ?

Je sais bien qu'il y a eu à cette modification de notre vie religieuse des causes profondes et inévitables. Je ne prétends pas que tout soit à imiter dans la piété de nos pères; je ne veux pas surtout être injuste en méconnaissant les grandes et belles qualités de la piété contemporaine. Mais je n'en demeure pas moins convaincu que nous avons sur ce point à nous corriger et à nous compléter et que, sans tomber dans les étroïtesses et les exagérations des temps anciens, la prédication évangélique de notre temps doit faire vibrer dans l'âme humaine certaines cordes endormies, en proclamant avec force ces grandes réalités de la mort et de la vie éternelle. C'est dans cet esprit que je viens proposer à votre attention, dans ce beau jour de Pâques, la parole de mon texte: « Nous savons que si notre habi-

« tation terrestre, qui est dans cette tente, est
« détruite, nous avons dans les cieux un édifice
« qui vient de Dieu, une maison éternelle qui
« n'a point été faite par la main des hommes. »

L'Apôtre me semble justement exprimer à la
fois dans ce verset le sentiment de la fragilité
de la vie présente et la certitude de la vie future.

Il appelle notre demeure terrestre « une tente
qui doit être détruite ». Il a dit vrai dans tous
les sens ; pour nous en assurer, nous n'avons
qu'à presser cette image.

Appliquons-la d'abord à l'univers visible tout
entier et en particulier à cette petite planète que
nous habitons. Ne peut-on pas dire d'elle qu'elle
est comme une tente qui doit disparaître ?

Interrogez les deux sciences qui s'occupent des
origines et de la composition de l'univers, l'As-
tronomie et la Géologie ; elles vous diront que
notre système solaire et la terre en particulier
n'ont pas toujours existé dans leur état actuel.
Le soleil est le produit d'une nébuleuse
qui occupait jadis un immense espace dans
le ciel ; la terre n'est qu'un anneau projeté

par le soleil par l'effet de sa rapide rotation ; les éléments de la terre d'abord en combustion se sont lentement refroidis dans la longue durée des siècles ; mais ce refroidissement reste encore à la surface. D'après les hypothèses les plus vraisemblables, la croûte solide sur laquelle nous nous agitions n'est relativement à la masse du globe qu'une mince pellicule qu'une forte commotion intérieure peut briser tout à coup. On a donc pu conjecturer ou que tout ce qui existe à la surface de la terre disparaîtra un jour par l'effet d'un cataclysme, ou que le moment viendra où la terre absolument calcinée et refroidie ne sera plus, comme la lune, qu'une planète morte, un cadavre de planète, sans atmosphère et sans habitants. En attendant cette fin inévitable, des abîmes cachés de notre globe sortent de temps à autre des puissances de destruction et de mort. Vous avez tous gardé l'émouvant souvenir des deux effroyables catastrophes qui, il y a quelques années, à quelques semaines d'intervalle, bouleversèrent, la première l'île d'Ischia dans le beau golfe de Naples, la seconde les îles de la Sonde, renversant les maisons et les palais, engloutissant et broyant sous

les ruines plus de trente mille créatures humaines. — Oui, la science et l'expérience se joignent à l'Écriture pour nous dire que notre habitation terrestre doit être un jour détruite.

Nous appliquerons aussi cette image à tous les monuments élevés sur la terre par l'art et l'industrie des hommes. Permettez-moi à ce sujet un souvenir tout personnel.

Il y a quelques années, j'étais à Rome, la cité que l'on a surnommée « la Ville éternelle. » Par une belle matinée d'avril, après avoir visité les ruines mélancoliques de l'antique forum, je gravissais les hauteurs du mont Palatin, de cette colline à jamais célèbre qui a été le siège de la Rome primitive, la « Roma quadrata », et où toutes les grandes époques de l'histoire romaine, celle de l'Empire, celle de la République, celle même des Rois, ont laissé leurs traces. J'errais avec émotion à travers les débris d'un si glorieux passé et je voyais comme à l'œil et je touchais comme du doigt la fragilité des grandeurs terrestres. — Que reste-t-il en effet de ces superbes monuments de l'orgueil des Romains, de ces palais, de ces temples, de ces statues, élevés jadis par les Tarquin, les

Auguste, les Néron, les Caligula, les Septime Sévère ? Ce qu'il en reste ! Ce sont des pans de mur, des blocs de marbre, des fûts de colonnes, des fragments de bas-reliefs, c'est-à-dire des ruines, des ruines qui portent sans doute l'empreinte du génie de l'homme, le cachet de la beauté artistique, mais enfin des ruines. Et ces ruines ne nous redisent-elles pas la parole de mon texte : « Nous savons que notre habitation « terrestre qui est dans cette tente sera détruite. »

Mais c'est surtout au corps de l'homme que nous devons appliquer la pensée de l'apôtre : ce corps n'est-il pas ici-bas la véritable demeure, le temple de l'esprit. Eh bien, c'est de lui, de lui surtout qu'on peut dire qu'il est comme « une tente fragile ». Après tout, la terre a une longue histoire et qui n'est pas encore finie, les monuments des hommes durent des siècles et gardent encore dans leur destruction des vestiges de leur grandeur première ; mais que deviennent ceux qui les ont bâtis ? Que sont devenus, me disais-je en face de ces débris du Palatin, les anciens Romains qui ont élevé ces palais ? Ces corps si robustes et si beaux, instruments de leur génie et aussi de leurs passions, ils sont

depuis longtemps mêlés à la poussière de la terre ; la magnifique tente qui abritait ces hommes énergiques a été brisée, et il n'en reste plus rien. Ainsi en sera-t-il de la nôtre. Nous avons beau entourer ce corps que nous habitons des soins les plus délicats et les plus assidus, nous avons beau le parer et le chérir ; encore quelques années, quelques jours peut-être, et, par suite de l'accident le plus vulgaire, par l'effet de quelques gouttes de sang qui se porteront trop vivement à la poitrine ou au cerveau, par l'action de quelqu'un de ces corpuscules invisibles et vivants qui circulent dans l'air que nous respirons et y sèment parfois des germes de mort, notre santé sera tout à coup atteinte, notre force sera consumée, notre vie s'en ira comme une vapeur et, quant à notre corps, il deviendra bientôt cet amas de corruption et de cendre, « ce je ne sais quoi qui n'a pas de nom dans la langue des hommes. » Oui, en vérité, nous habitons une demeure qui va être bientôt détruite.

Eh bien, mes frères, c'est en présence de ces marques de notre fragilité qu'il nous est bon et qu'il nous sera doux maintenant de méditer la

seconde partie de la déclaration de l'Écriture :
« Nous savons que nous avons dans les cieux
un édifice qui vient de Dieu, une maison éter-
nelle qui n'a pas été bâtie par la main des
hommes. »

Que nous dit cette parole, mes frères ? Elle nous déclare que, si toutes nos demeures terrestres s'écroulent, si notre corps se dissout, il est une autre vie d'une éternelle durée, il est une autre habitation où notre existence doit se poursuivre, la Canaan d'en haut, le Ciel. — Et remarquez, je vous prie, que l'Apôtre ne dit pas comme la pauvre raison humaine : Nous conjecturons ! nous espérons ! mais « nous savons. » O précieuse assurance ! douce certitude ! Qui nous la donnera ? Mais sur quoi repose-t-elle ? Comment pouvons-nous savoir avec saint Paul, que la terre est adossée au ciel et que la mort aboutit à la vie ? C'est ce que je voudrais maintenant examiner avec vous.

J'affirme d'abord, mes frères, que si, en dehors des lumières de la Révélation divine, l'homme ne

peut avoir la certitude d'une autre vie, il en a pourtant le pressentiment, l'espérance.

Quel est celui d'entre vous, je vous le demande, qui, à la vue du corps inanimé d'un parent, d'un ami, d'un homme excellent et peut-être éminent que la mort vient de glacer, en face, par exemple, de la dépouille mortelle de ce pasteur si puissant par ses paroles et par ses œuvres que nous entourions, il y a quelques mois, de nos larmes et de nos regrets, quel est celui d'entre nous, dis-je, qui n'ait entendu s'élever au fond de son âme, une voix qui lui disait : Non, tout ne peut être fini pour toujours ! Il n'est pas là tout entier, celui que nous pleurons ! Il n'est pas possible, non, il n'est pas possible que cette intelligence qui, hier encore, cherchait et saisissait la vérité, que ce cœur qui battait pour les sentiments les plus nobles et les plus délicats, que cette conscience qui s'élançait vers le bien, que cette volonté qui commandait au corps et se l'assujettissait, que tout cela soit détruit, anéanti pour toujours, que tout cela soit

¹ Allusion au convoi funèbre de M. le pasteur E. Bersier.

la proie de la matière, de l'aveugle et fatale matière. La mort! ah! elle est sans doute pour notre pauvre nature une redoutable épreuve, un sujet d'effroi, « le roi des épouvantements, » mais elle ne peut être, elle n'est pas le dernier mot de notre destinée, la fin suprême; elle est une crise, le point de départ d'un autre commencement, d'une vie nouvelle et éternelle. La mort! elle est le défilé sombre et étroit qui mène au pays de la lumière et de la vie. . . . Ces pressentiments, écoutez-les, suivez-les, mes frères: ils sont en vous ce qu'il y a de plus légitime, de plus profond, de plus humain et aussi de plus divin.

Ils sont confirmés, d'ailleurs, par des motifs d'un autre ordre.

Nous portons tous en nous, gravée au plus profond de notre conscience, une loi que notre siècle démolisseur a respectée et qu'il se plait à mettre sans cesse en lumière; c'est la loi de justice. Or, que réclame cette loi? Ce qu'elle réclame, absolument, invariablement, c'est l'accord nécessaire entre le bien et le bonheur, entre le mal, le mal moral et le malheur. La justice

veut que, tôt au tard, l'homme vertueux soit récompensé et que le méchant soit puni.

Or, quand nous parcourons les annales de l'histoire, quand nous jetons les yeux autour de nous, que voyons-nous ? Nous voyons souvent, trop souvent, les justes écrasés et les coupables triomphants. Laissons là les faits contemporains, interrogeons le passé. Aux premiers siècles de l'ère chrétienne, c'est l'austère précurseur du Christ, le « prédicateur de la justice, » Jean Baptiste, qui meurt décapité dans une prison, tandis que l'instigatrice de cet assassinat odieux, l'impure Hérodiade, continue de régner et de jouir ; c'est le grand apôtre des Gentils qui a consumé sa vie au service de son Dieu-Sauveur et de l'humanité, disparaissant tout à coup, obscurément, dans la tourmente de cette horrible persécution suscitée contre les chrétiens de Rome par l'Empereur Néron, tandis que ce prince infâme poursuit paisiblement le cours de ses crimes et de ses folies. Aux siècles du moyen âge, ce sont les vrais représentants de la vérité et de la vertu chrétienne, ces hommes qu'on a si bien nommés « les Réformateurs avant la Réforme », un Wicleff, un Jean Huss, un Jérôme de Prague,

un Savonarole, qui meurent dans l'abandon ou sur un bûcher, alors que les princes de l'Église qui les ont condamnés continuent d'opprimer les peuples, de corrompre la foi, et que le trône pontifical où siège un homme qui se dit le vicaire de Jésus-Christ, le représentant même de Dieu, est souillé par le meurtre et par l'infamie. Et au cœur de l'ère moderne, au seizième, au dix-septième, au dix-huitième siècles, que voyons-nous encore ? En face d'une cour brillante, mais corrompue, en face d'une lignée de monarques despotes et adultères, nous voyons tout un peuple d'hommes laborieux, intelligents, vertueux, qui n'ont pas commis d'autre crime que celui d'avoir voulu être fidèles à leur foi comme à leur roi, mis au ban du royaume, chassés, poursuivis, traqués comme un troupeau de bêtes fauves. Pour les détruire, on dresse des potences, on allume des bûchers, on multiplie les galères et les cachots. Alors les chemins de l'exil sont couverts de fugitifs, et, en quelques années, la France a perdu le plus pur de son sang, près de trois-cent mille citoyens fidèles qui ont cherché un refuge chez les nations voisines, auxquelles ils ont apporté avec leur

infortune, leurs vertus, leurs talents, leur savoir et leur industrie. Quant aux malheureux restes de notre Sion persécutée qui n'ont pu passer la frontière, cherchez-les au désert, où ils sont allés, au milieu des bois, dans le creux de quelque torrent desséché, dans les flancs de quelque grotte profonde, rendre au Dieu qui est esprit, le culte en esprit et en vérité.

S'il n'y avait pas une autre vie où l'ordre sera rétabli, où le méchant recevra le salaire de son iniquité, et le juste le prix de son obéissance, dites, mes frères, où serait la justice? Que deviendrait l'absoluité, l'inviolabilité de la loi morale? Quoi! l'innocent et le coupable, le serviteur du devoir et l'esclave de la volupté, la victime et le bourreau, Hérodiad et Jean Baptiste, Néron et saint Paul, Alexandre Borgia et Jean Huss, Catherine de Médicis et Coligny, les courtisans de Louis XV et Paul Rabaut, l'infortuné Calas et ses calomniateurs, ayant tous la même fin, la même destinée, allant tous s'enfouir pour jamais côte à côte dans cette horrible fosse commune qui s'appelle le néant! Non, cela n'est pas possible; notre être moral tout entier se soulève et proteste contre cette iniquité, et avec l'Apôtre

il en appelle du tribunal des hommes au tribunal de Dieu, de la terre où si souvent la justice succombe, au ciel où elle doit triompher.

Mais, hâtons-nous de le dire, mes frères, ces pressentiments, ces aspirations ne suffisent pas pour nous donner la certitude de cette vie future, une certitude ferme, inébranlable, pareille à celle qui soutint et consola tous ces nobles martyrs. Cette certitude, elle se fonde sur l'Évangile, sur Jésus-Christ. Ici, je n'aurai pas besoin de longs développements : je parle dans un temple chrétien ; veuillez donc me suivre encore quelques instants.

Mes frères, il y a dix-huit siècles un homme s'est rencontré ici-bas qui a parlé du ciel avec une clarté, avec une simplicité, avec une autorité incomparables, comme un fils en voyage, a dit un pieux écrivain¹, parlerait de la maison de son père ; qui, sans aucun appareil logique, sans démonstrations savantes de la vie à venir, en a si bien éveillé dans les cœurs le désir et le besoin, en a rendu la certitude si évidente et si

¹ Fénelon.

populaire qu'enflammés par cette foi des milliers et des millions d'hommes se sont montrés prêts à souffrir et à mourir.

Et cet homme a fait mieux encore: il a réalisé dans une existence terrestre la vie céleste; il a uni dans sa personne en une étroite et indissoluble harmonie les vertus humaines et les perfections morales de la divinité; il a fait de son cœur et de sa vie comme un miroir où s'est reflété l'azur du ciel, et il a pu dire en vérité cette étonnante parole¹: « Nul n'est monté au ciel que celui qui est descendu du ciel, savoir le Fils de l'homme qui est dans le ciel. »

Et pourtant, cet homme céleste est mort, il est mort d'une mort infâme et sanglante, entre deux malfaiteurs, haï, repoussé, insulté, maudit par ce peuple aux yeux duquel il avait fait éclater tous les trésors de son amour, toutes les gloires de son humanité. Il a vu le spectre de la mort s'approcher de lui sous la forme la plus redoutable, et on a entendu sortir des lèvres et du cœur de ce supplicié ce cri de détresse²: « Mon Dieu,

¹ *Jean III, 13.*

² *Matth. XXVII, 46.*

mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?» Et voici que tout à coup, comme si à travers les ténèbres de la mort il venait d'apercevoir la lumière de la vie, cet homme a ressaisi son âme qui lui échappait et, avant d'expirer, il a prononcé ces deux paroles qui sont comme un chant de victoire¹: « Tout est accompli! » — « Père, je remets mon esprit entre tes mains. »

Mais ce n'est pas tout. Quand cet homme a été mort, on l'a descendu de la croix, on l'a couché dans un sépulcre neuf, on a scellé sur lui la pierre tumulaire, on a placé près de lui une cohorte de soldats romains pour le garder. Or, quelques jours après, il apparaît vivant à ses disciples, ressuscité, « véritablement ressuscité. »² Et le cœur de ses disciples se raffermi, et l'Église est fondée, et le vieux monde est transformé.

Je vous le demande maintenant, mes frères : en présence de cet enseignement si pur et si beau du Christ qui nous apporte comme un parfum du ciel, en face de cette vie si humaine et si

¹ *Jean XIX, 30. — Luc. XXIII, 46.*

² *Luc XXIV, 34.*

céleste, en face de cette mort où la foi au ciel triomphe de tant de douleurs, en face de ce sépulcre vide, de cette résurrection glorieuse, est-il possible de croire qu'après la mort tout est mort, que la vie future n'est qu'un rêve, qu'une chimère? Mais alors aussi cette soif de vérité, de justice, de liberté, de perfection, d'immortalité qui nous consume et qui fait à la fois notre dignité et notre tourment, resterait à jamais inassouvie et ne serait plus qu'un mal funeste dont il nous faut guérir à tout prix! La vie terrestre que nous avons envisagée jusqu'ici comme une tâche sainte à accomplir, comme une éducation de nous-mêmes pour nous élever à une vie supérieure, ne nous apparaîtrait plus désormais que comme une marche sans but, comme un effort sans résultats, comme une vaine illusion! Et le Christ lui-même en qui l'humanité a salué le plus grand de ses bienfaiteurs et que, du sein de ses obscurités et de ses souillures, notre âme a appris à contempler et à suivre comme son Sauveur et son Modèle, tomberait aussitôt de ces hauteurs où l'a placé l'admiration des siècles et, pour le juger, nous n'aurions qu'à choisir — ô blasphème! — entre

ces deux mots flétrissants : fanatique ou imposteur ! Non, non, cela n'est pas, cela ne peut pas être, j'en atteste à la fois le cri de votre cœur, de votre conscience et de votre raison. En face du Christ vivant, mourant, ressuscité, nous sommes moralement tenus de croire qu'il y a un Dieu, qu'il y a un jugement, qu'il y a un ciel, et de rendre hommage à la vérité de la parole de l'Apôtre : « Nous savons que si notre habitation terrestre qui est dans cette tente, est détruite, nous avons dans les cieux un édifice qui vient de Dieu, une maison éternelle qui n'a pas été bâtie par la main des hommes. »

Lorsque, dans cette grande cité des ruines dont j'évoquais tout à l'heure le souvenir, le voyageur visite ces célèbres Catacombes où les chrétiens des premiers siècles déposaient leurs morts, ses yeux rencontrent les marques de la foi la plus sereine en une bienheureuse immortalité. Ce sont de gracieux et poétiques symboles empruntés à la nature et aux livres sacrés : c'est l'ancre en forme de croix qui figure l'espérance chrétienne, c'est la colombe de l'arche portant dans son bec le rameau vert,

image du fidèle qui a abordé au céleste rivage, c'est la résurrection de Lazare, ou encore la sortie du prophète Jonas du ventre de la baleine, emblèmes de la résurrection d'entre les morts. Ce sont aussi des inscriptions touchantes et significatives dans leur brièveté. Parmi elles, il en est une qui m'a surtout frappé, c'est celle-ci : *In Deo vivit!* (Il vit en Dieu). Il vit! c'est bien là l'espérance du chrétien pour ses bien-aimés morts dans la foi. Sur les sarcophages païens, on écrivait ce mot : *Vixit!* (Il a vécu). Sur la tombe de nos morts chrétiens, nous pouvons hardiment graver celui-ci : *Vivit!* (Il vit). Il vit en Dieu, dans la lumière et dans la gloire du ciel.

Voulons-nous, frères, posséder cette espérance, cette certitude pour nous et pour les nôtres? Croyons à l'Évangile, croyons au Crucifié et au Ressuscité et vivons de la vie qu'il répand dans les cœurs. Telle vie, telle mort! telle vie sur la terre, tel réveil dans les cieux!

Amen.

